

Un jour où il est venu ici, il était jeune homme, il a vu un métayer qui labourait, il me raconte qu'il a vu le soc, tiré par des chevaux, qui coupait la terre et qui renversait la langue de terre sur le côté, et quand il a vu ça, il a été émerveillé, et il a dit : "Je serai paysan." C'est peu de choses. Alors que pour nous, la motivation n'est pas la même. Pour nous, "soc de charrue" veut dire puissance, ça veut dire gros tracteur, gros investissements, et le crédit agricole au bout.

Personne ne m'a poussé à venir ici, personne. Quand j'ai passé le bac, il a bien fallu que je sache ce que je voulais faire. Alors j'ai dit à ma mère que je voulais être agriculteur. Elle m'a dit : "Tu peux faire beaucoup mieux que ça, tu as d'autres possibilités. On ne gagne jamais beaucoup d'argent en étant agriculteur." Ce qui est vrai d'ailleurs, mais, en fait, je suis passé outre. Mon père ne m'a pas découragé, parce que, finalement, il était content, mais il ne m'a jamais encouragé. Simplement, il m'amenait quelquefois en promenade. On partait le matin de bonne heure au-delà de Périgueux, et puis on venait passer la journée, pour voir le blé comment il poussait, ou les cochons s'ils étaient beaux, ou que sais-je, et voilà. Je baignais dans cette atmosphère. Si je l'ai fait, c'est parce que j'avais envie. Envie de labourer.

Je suis devenu agriculteur parce que j'ai pas pu être vétérinaire. C'est tout. C'est les études. J'étais pas capable d'être véto. C'était soit l'un, soit l'autre. Donc, j'ai fait paysan. J'adorais venir chez mon grand-père l'aider à rentrer les foin, à rentrer la paille, à s'occuper des vaches. Je ne me voyais pas autrement... J'ai travaillé trois semaines à la Chambre d'Agriculture mais j'ai jamais été chercher mon chèque. Un lundi matin, je pars de chez mes parents embaucher, j'arrive avec ma petite 4 L, il devait être huit heures moins le quart, et je me dis : "Mais qu'est-ce tu fous là ?" Pendant trois semaines, j'avais eu le cul posé sur une chaise à m'emmerder ! J'ai fait demi-tour, je suis arrivé chez mes parents, et j'ai dit à mon père : "Je pars en Dordogne, je veux être paysan." Et j'ai débarqué le lendemain chez mes grands-parents.

Quand je suis arrivée ici, je ne veux pas dire que ça a été facile parce que je suis arrivée dans le milieu paysan, et je ne le connaissais pas du tout. Ma belle-mère qui est une femme rusée, m'a dit : "Est-ce que tu as envie d'apprendre à gaver, si tu as envie d'apprendre, je t'achète trois canards." Et j'ai gavé mes canards, et l'année d'après, j'en ai pris un peu plus et, cette année-là, je me suis retrouvée toute seule dans une espèce d'étable qui est un peu loin de la maison avec ces canards qui se débattaient, qui me griffaient partout et, je me souviens, un an après mon mariage, j'étais assise dans cette étable à avoir les mains qui me faisaient mal, et je pleurais en me disant : "Mais qu'est-ce que je fais dans cette galère, mais qu'est-ce que je fais là à m'emmerder avec des canards qui ne veulent pas se laisser faire ?" Et puis, petit à petit, il a bien fallu que j'apprenne à tuer une volaille et puis à ne pas tourner de l'œil parce qu'il fallait bien le faire.

Quand j'ai passé mon certificat d'études, mon père m'a pris à part et m'a dit : "Qu'est-ce que tu veux faire maintenant ?" et j'ai dit : "Eh bien, je veux faire comme toi, agriculteur ou paysan." Il a contacté une maison familiale d'agriculture, et m'a envoyé en Charente, c'était en 1965. J'ai eu mon examen, j'avais 18 ans mais j'avais la hantise de rester vieux garçon, de ne jamais me marier, ah, ça, ça tournait.

À cette époque, on avait un métier qui était mal vu, on était dans la transition de l'ancien au moderne, et suivait qui pouvait. Celui qui ne pouvait pas suivre, il prenait encore la tranche pour aller couper l'herbe dans les champs. Les nanas, fallait pas leur dire. À cette époque, elles travaillaient à l'usine, l'industrie fonctionnait bien, elles allaient en ville, dans des usines de godasses, dans des usines de textile, chez Michelin ou ailleurs, elles n'avaient pas envie de travailler la terre. Beaucoup d'agriculteurs se sont retrouvés tout seuls, avec des vieux parents.

Je m'emmerdais, je voyais mes copains qui étaient mariés, qui avaient des enfants et qui ne réussissaient pas forcément dans l'agriculture. Alors, ça gambergeait là-dedans, j'avais quelques plaisirs, la ferme marchait bien, on avait de l'argent, mais ça faisait pas tout. Mon père voyait qu'il ne fallait pas trop me pousser pour que je m'en aille. Alors il me dit : "Si tu ne te plains pas...", j'avais des bagages agricoles mais bénins, l'industrie, ça marchait bien, il n'y avait pas de chômage à l'époque, " ...tu passes tes poids lourds, tu te fous le camp et tu vas conduire." C'est ce que j'ai fait et je suis allé travailler à Bordeaux, à la compagnie citram. Et j'étais très heureux, j'ai eu une nouvelle jeunesse. J'ai eu un passage de ma vie où je me suis éclaté. Mon père a pris sa retraite en 80, alors moi, j'ai repris, parce qu'on revient toujours aux racines.

Quand je suis arrivée, c'était pas les mêmes vaches, c'était pas fonctionnel. Avant, les vaches, il ne fallait pas les vendre, parce que ça c'était la fille d'une telle, tu comprends, sa mère était gentille, taratata, c'est Grisette, c'est la vache à Sébastien. Elle avait que trois litres de lait, la pauvre, elle était douce, c'était tout ce qu'elle avait. Tu crevais la dalle avec elle, mais elle, elle bouffait comme une qui donne beaucoup de lait. Elle mangeait très bien même, je ne me plains pas parce qu'on l'a bien vendue. Il a fallu faire taire cette sensibilité vis-à-vis des bêtes, même si elles étaient très gentilles, ça, il n'y a rien à dire. C'était dur pour moi d'en faire partir certaines auxquelles je m'étais attachée mais je me suis dit, bon, il ne faut pas être sensible, c'est une question d'argent, allez, il faut qu'elles partent.

Je ne suis pas une mordue de la terre, je n'aime pas la terre, j'aime mes bêtes, c'est tout. Je ne vais pas l'aider dans la terre. Il fait du bois en ce moment, il m'oublie, ça tombe très, très bien. Je n'aime que faire mes vaches, ça, tant qu'on veut. Les femmes n'aident plus comme avant. Je vois ma belle-mère ou d'autres femmes de cette génération, elles ont aidé à la terre, alors que moi je suis arrivée à la période où l'on n'a pas trop besoin d'une femme dans la terre. Mais faire les vaches, oui. Celui qui a du lait, la femme a besoin d'être là.

Le paysage sera ce que l'environnement aura voulu qu'il soit. C'est tout.

Quand on force un peu la terre, on a toujours le retour de bâton un jour ou l'autre. On modifie, on chamboule, on élimine des haies pour avoir plus de surface, on élimine des prairies, on fait des fossés là où les anciens n'avaient pas fait de fossés, on contrarie un petit peu le cours des choses. Et puis, un jour ou l'autre, on a le retour de bâton et c'est la nature qui révèle sa vraie nature, sa vraie puissance, et à ce moment-là, ça remet tout le monde au goût du jour.

Autrefois, ils ne forçaient pas la terre comme nous, ils ne pouvaient pas, ils n'avaient pas la puissance, ils n'avaient pas la technologie, mais par contre, ils la connaissaient mieux. Même le temps, les vieux, ils ont une façon d'apprécier la météo qui n'est pas du tout la même que la nôtre. Nous, on fait le 08 36 68 02 24, et quand on voit une hirondelle, on dit : "Ah le printemps arrive !"

Dans le temps, c'était le coup de main pour le coup de main. Je viens chez toi, demain tu viens chez moi. C'était la fraternité. C'est-à-dire que tout le monde s'aimait, tout le monde s'associait, tout le monde s'entraidait. Maintenant, chacun pour soi et Dieu pour tous. Et ça a changé parce que les jeunes n'ont plus voulu mordre la terre. La terre, elle nous nourrit et elle nous mange. C'est ce que m'avaient dit mes grands-parents et je me demandais bien ce qu'ils sortaient là. Eh bien, réflexion faite, c'est bien vrai. Elle nourrit tout et elle mange tout.

On parle aux éléments, c'est vrai. Quand il ne pleut pas, quand il y avait la tempête, on arrive à parler aux éléments. Mais quand on

leur parle, ce n'est pas bon signe. C'est qu'on n'a pas de belles choses à dire, je vous garantis, sinon l'inverse est rare. Ce sont des rapports conflictuels. On parle aussi aux animaux, même si on ne parle pas en parlant vraiment.

Sur le tracteur, on pense au métier, on pense à ce qu'on a à faire, on pense à certaines réunions, aux responsabilités, et puis un petit peu à tout et n'importe quoi. On essaye de s'évader. On pense à des choses qu'on voudrait faire et qu'on n'a pas forcément le temps de faire, et on se dit : "Il faudrait que je trouve le temps."

Moi, quand je conduis le tracteur, je pense très souvent aux enfants, à l'avenir, à ce qui serait bien pour eux, enfin à plein de choses sur eux. La dernière fois, je pensais à l'aménagement du grenier, je me faisais le plan dans la tête, et puis je pensais généalogie aussi. On a la chance d'être entouré par des routes, donc on voit des gens qui klaxonnent, qui font coucou, on s'amuse de voir qu'untel à une bagnole comme ci, qu'untel roule comme un pied, que l'autre le dépasse.

À l'époque, on n'avait pas les supermarchés. Il y avait le facteur qui passait tous les matins, le boulanger qui passait deux fois et l'épicier qu'on appelait "la Chine", qui passait toutes les semaines. Il passait avec un fourgon Renault, le père Boniface, tous les jeudis matin et il cassait la croûte, et ma grand-mère sortait un grand panier d'osier rempli d'œufs, elle le donnait à l'épicier, il comptait les douzaines, et il lui vendait sa camelote, et bien souvent, c'était l'épicier qui lui remettait des sous. Aujourd'hui, si j'amène un plein panier d'osier à Edouard à Ribérac, il va pas me remettre du pognon, ça non !

On est obligé de se regrouper pour travailler. Mais l'ambiance n'est plus la même. Les fêtes de battage, par exemple, et tout le bazar, ça n'existe plus. On est dans un autre monde. C'est le matériel qui a cassé l'entraide. Tu t'entraides une ou deux journées, puis c'est fini. Tu faisais les moissons autrefois pendant un mois, un mois et demi. Mais, au même titre que tu ne voudrais pas repartir ce soir chez toi avec la calèche et le cheval, nous, c'est pareil, on ne se voit pas ramasser le maïs à la main. Faut vivre avec son temps.

Avant les années 70, on travaillait avec ma mère à la main, on était rodé, on n'avait pas mal au poignet. C'était l'habitude, maintenant, on n'a plus le temps. Aujourd'hui, il faut que ça aille vite. On est plutôt des chefs d'entreprise, on passe un tiers de notre temps, soit derrière un bureau, soit dans la paperasserie. Autrefois, on était toute la journée dans les champs. Les anciens partaient au soleil levant et revenaient au soleil couchant. Nous, non. On a peut-être le plaisir d'avoir du matériel haut de gamme jusqu'à avoir des cabines climatisées, mais on le paye très cher, de toute manière. On peut se permettre de commencer plus tard le matin, mais en contrepartie, on fait une agriculture sur papier. Cette entreprise-là, on est obligé de la gérer.

Avec mon mari, on faisait des bandes de poulets, du label. Et puis un jour, quelqu'un est passé et nous a dit : "Écoutez, c'est pas ça qu'il faut faire, c'est pas gagnant, vous pourriez faire mieux en faisant de la poule pondeuse." Bon, ce sont des marchands d'argent parce qu'ils vous entourloupinent, ils parlent pour eux plus que pour vous, ils savent que s'ils tiennent un client, il va falloir que le client se serve chez eux en farine, en aliment, alors ils le tiennent bien, et puis, ils nous ont même trouvé des bâtiments d'occasion, que nous avons rachetés. Donc, les gars nous ont dit : "Maintenant c'est la poule pondeuse, vous allez voir, ça vaut la peine, c'est ce qui tient le coup." Beaux parleurs, et nous, trop bêtes. On les a écoutés, et on a fait monter ces bâtiments et on s'est converti en poule pondeuse. On l'a fait pendant douze-treize ans, on a eu 18 000 poules pondeuses... Les premières années, c'était moyen, ça payait les frais. Puis, au bout de deux ans, ça s'est cassé la figure comme il faut : prix de

revient de l'œuf, 36 centimes, en comptant l'achat de la poule, en comptant l'edf, sa boisson, sa nourriture, et toutes les dépenses, et on les vendait 22 centimes... On travaillait jour et nuit. Le matin en nous levant, on savait que le soir on aurait tout bouffé en travaillant. J'étais dépressive, ça allait mal. Alors, j'ai dit à mon mari : "Écoute, on va bouffer la propriété, il n'y a plus qu'une solution, on a trop peiné derrière mes parents et grands-parents pour la conserver." J'ai dit : "Allez... le porte à porte. Un panier en fer et on s'en va faire le porte à porte." "Mais tu es bien ?" Je lui ai dit que je gagnerai. Et puis nous sommes partis, il ne voulait pas descendre de la voiture, mais enfin, il me conduisait, c'était déjà pas mal. Et tout le monde a sauté dessus. On a servi le régiment militaire de Périgueux, on a servi le Centre Hospitalier... Toutes les maisons où je me suis pointée en ont pris. Je ne sais pas si je faisais pitié ou quoi, mais tout le monde en a pris. On leur garantissait l'œuf coque, pondu aujourd'hui, porté demain. Et nous avons remonté en six mois. Mon mari m'a dit : "J'aurais jamais cru." Il fallait aller de l'avant, penser plus loin que son nez et tout imaginer pour se sauver.

On a tellement de problèmes, on a envie d'avoir un peu de bien-être. Moi, je ne prends pas de vacances, je suis un idiot, je pourrais peut-être en prendre, si je gérais un petit peu mieux, mais on a envie de se faire un petit plaisir, eh bien on se le fait. On se paye un resto trois ou quatre fois dans l'année, mes parents, ils n'y ont jamais été de leur vie. Ça fait partie des petits trucs, c'est pas parce que tu as ton compte en banque qui est un peu rouge, on ne va pas te faire un trou, là où t'en as déjà un.

On était d'un milieu très favorisé, donc on ne voyait pas la campagne comme les paysans d'ici. Nous, on s'est forgé paysans par le boulot, par la vie à la campagne. On a appris ce que c'était que de bosser du 1er janvier au 31 décembre. On a appris tout seul. On est des gens spéciaux, nous. On part en vacances. On est capable de laisser les mains de notre exploitation à d'autres. Au début, ma femme partait toute seule en vacances et je restais là. Jusqu'au jour où j'ai trouvé que j'avais les moyens de me payer un salarié. On partait parce qu'on trouvait que c'était normal, que ça changeait d'air... On en avait marre de voir les vaches toute l'année, de voir les cochons toute l'année, de voir les tracteurs toute l'année, ça faisait du bien de partir une semaine. C'est vrai que par rapport aux collègues, au début, certains disaient : "On lui donne dix ans." C'est comme ça, on le savait. Eh bien, ça fait vingt sept ans.

En 92, j'ai eu un pépin de ski, je me suis pété un genou. Donc, arrêt de travail obligatoire. Mais j'avais pris un remplaçant. C'était un mec qui nous avait aidé, à l'époque, pour construire les porcheries. Il était venu me remplacer pendant une semaine, mais je le trouvais tellement bien que je lui ai téléphoné de la maison médicale en lui disant : "Je viens de me casser un genou, il paraît que j'en ai pour huit mois. Il faut que je te garde." Il me dit : "Pas de problème !" On s'entendait tellement bien que j'ai doublé le cheptel de truies, pour pouvoir vivre avec un salarié. C'est pour ça qu'on est passé de 45 à 100 truies, pour faire vivre un salarié. Je voulais travailler avec quelqu'un, j'avais assez donné tout seul.

Le moment où on est un peu plus cool, c'est peut-être janvier-février, si les labours sont terminés. On prend un peu plus de temps pour ne rien faire. C'est ça en gros, c'est passer plus de temps à table, c'est traîner après le repas quand il pleut beaucoup, ou n'importe quoi, c'est rentrer un peu plus tôt le soir, au lieu de rentrer à huit heures, eh bien, on rentre à sept heures. C'est ça, ce n'est pas plus que ça. C'est pas énorme.

Nos vraies amitiés ne sont pas forcément dans le monde paysan, on est peut-être pas tout à fait comme les autres. Nous, au début de notre mariage, on connaissait des couples d'agriculteurs, mais sortir en soirée avec des paysans et parler de paysannerie toute la soirée, ça va, on y est toute la journée ou toute l'année, ou toute notre vie, on a envie de parler d'autres choses et de s'ouvrir à

autre chose, d'écouter ce que d'autres ont à dire.

J'ai 40 ans, je suis une femme, j'ai des enfants... Moi, je me maquille tous les matins, même si je vais au poulailler, parce que j'estime que ce n'est pas parce que je suis à la campagne que je ne vais pas me faire un brushing, alors ça arrive que je sois crade, mais c'est rare que je ne me maquille pas, vraiment rare, je me mets un peu de parfum, un peu de machin, et j'y vais...
Il m'est arrivé quelquefois de dire aux gens : "Je suis paysanne", j'aime bien dire paysanne parce que ça fait un peu bouseux, et les gens ça les gêne qu'on leur dise : "Mon métier, c'est paysan." Et puis quelquefois, je ne veux pas dire qu'on est des snobs, mais quand on est bien habillé, qu'on est en sortie, c'est pas marqué sur notre front "paysan", et les gens quand ils nous voient, parfois ils sont un peu étonnés. Quand je suis sur mon tracteur, et que je travaille au ras de la route, je vois les gens passer et je suis plîée de rire, ils conduisent, alors ils voient un tracteur, bon, ça fait une petite animation, et toc, ils ont un mouvement en se disant : "Tiens, c'est une femme !" Mais c'est vrai que j'ai à cœur d'avoir une certaine tenue, même si j'ai les pieds pleins de boue. Si on regarde le haut, ça va.

C'est peut-être stupide ce que je vais dire, mais on n'a pas les mêmes vaches qu'autrefois. On a les vaches d'une autre génération, elles se sont habituées à notre production, disons aussi qu'on a des ingénieurs qui travaillent pour arriver justement à avoir des vaches au top. Aujourd'hui, avec la génétique, on va vous fabriquer une vache qui va vous faire du lait, si on veut qu'en plus du lait, elle fasse du taux bitureux, on va la faire croiser avec un taureau qui vient du Canada ou d'ailleurs, elle va vous faire du taux bitureux. On fait plein de choses aujourd'hui, et vous, après, dans la stabulation, vous leur donnez des granulés, parce que vous avez le marchand qui vous fabrique les granulés pour telle production et après on les passe dans la machine à traire. C'est comme ça qu'on en arrive à dépasser les quotas et qu'on balance 10 000, 20 000, d'autres, 40 000 litres de lait dans la nature, parce qu'on a des vaches de courses. Elles fonctionnent, elles marchent. C'est une usine. Mais je ne veux pas avoir de vaches au-delà de 8 000, je ne cherche pas trop parce que ça me coûterait trop cher. Je veux bien avoir des vaches à 10 000, mais il faut qu'on me donne 50 000 litres de quotas supplémentaires. Aujourd'hui je reste un petit peu en arrière, disons que je temporise. Pas la peine de rouler à 150.

Quand je dis que l'agriculture aujourd'hui est économique, elle est économique. Quand j'entends un responsable départemental me dire que c'est le terroir, le savoir-vivre, c'est du pipeau. C'est certainement vrai quelque part, encore une fois je suis content d'entendre les petits oiseaux quand je me lève, je suis content de voir les hirondelles quand je fais les foins, je suis content de voir un nuage de poussière quand je suis en train de ramasser mon blé, ça me fait plaisir de voir le vent faire virevolter un brin de paille, je suis content tous les matins d'aller voir mes poulets parce que je respire le bon air, mais ça reste économique. Je me prends la tête tous les jours pour que mon exploitation continue de vivre.

L'agriculture, c'est du business maintenant. On gère nos exploitations comme des chefs d'entreprise. Mais l'avantage qu'on a, c'est qu'on est dehors. On vit à l'air libre, on est libre. Si j'ai envie demain matin, par exemple, d'aller boire mon café et lire mon journal aux Colonnes à Ribérac pendant une demi-heure, je vais le faire.

Mon plaisir à moi, c'est la coopération et le mutualisme. La coopérative, c'est un genre de communauté. On vit pas les uns sur les autres, mais on livre tous au même endroit, et c'est les personnes que nous payons qui vendent nos productions. Et que tu sois un petit ou un gros agriculteur, t'es payé sur la même base. Mon père qui était président de la coopérative m'avait toujours dit

que le seul moyen qu'avaient les agriculteurs pour s'en sortir, c'était d'être groupé, d'aller dans le même sens. Et tant que l'agriculture tirera dans le même sens, on y arrivera. Faut se défendre, faut pas être dispersé.

Il y a une confiance qui règne entre le banquier et nous, le banquier sait à qui il a affaire, et nous aussi, on a confiance, mais il est certain que du temps de mon père, il allait au crédit agricole pour placer de l'argent, moi, j'y vais pour emprunter. Mon patron, c'est moi, mais c'est surtout la banque.

Vous avez un contrôle pac qui peut vous tomber dessus du jour au lendemain parce que, généralement, on vous appelle la veille pour le lendemain, de manière à ce que vous ne puissiez pas trafiquer, parce qu'on leur apprend à ces gars-là quand ils font des stages pour ces dossiers pac, que le paysan naît truand. Un vérificateur l'a dit à un paysan à 2 km d'ici : "Je suis désolé mon vieux, moi quand je suis arrivé en stage, on m'a dit attention, le paysan c'est un magouilleur", alors le mec arrive avec cet esprit-là. Remarque, quand même, s'il y avait eu moins de magouilles, les bons ne paieraient pas pour les mauvais.

Il y a des vérifications annuelles sur des exploitations tirées au sort, ou dénoncées. Vous avez un, deux ou trois gars qui arrivent avec leurs plans et qui vérifient l'exactitude de ce que vous avez inscrit. Ils prennent un décimètre ou du moins ils ont un système avec un petit fil qui court sur le terrain et qui mesure la surface exacte de telle ou telle parcelle et, si vous avez oublié l'arbre, si vous avez oublié d'enlever 50 cm sur 200 m pour la clôture, ou le petit ruisseau, eh bien ça fait moins, et le moins égale une grosse pénalité. Et les gars qui font ces contrôles-là sont payés au dossier. Aujourd'hui on utilise le satellite et l'hélicoptère, les gars se pointent avec un système sur le toit de la voiture et puis boum, ça balance le satellite, ils reçoivent l'image directe et puis vous disent : "Non monsieur, regardez, moi, par satellite, j'ai telle surface, vous vous êtes trompés de 10 ares sur 4 hectares, c'est quoi ce travail, 10 ares sur 4 hectares", ou "Monsieur, c'est en jachère ça, et vous avez fait du foin dessus, donc vous êtes amendable, ça vous fait tant en moins."

Dans les années 70, l'État a dit à nos parents : "Il faut produire", aujourd'hui on est en l'an 2000, l'État nous dit : "Il ne faut plus produire", on vous paye pour ne pas produire, mais il faut bien que vous viviez. En quelque sorte, vous touchez bien l'allocation logement, eh bien nous, on touche les primes pac, le gars qui ne fout rien en ville, il touche bien le RMI, on est tous des assistés qu'on le veuille ou non.

Cet esprit d'assistanat, c'est très désagréable. Les cultivateurs, les paysans que nous sommes, voient ça d'un très mauvais œil, parce qu'on devient des spéculateurs. Et ça, c'est pas dans le tempérament agricole. L'agriculteur, il cultive le mieux possible, avec toutes les techniques qu'il a pu acquérir, et puis il est content de vivre de la vente de ses denrées.

On est content de ce qu'on fait, quand on vous sort un joli blé ou un joli maïs, ou une jolie vache, on est content de la faire voir, ça vient de nous, et on serait bien content de le vendre le prix que ça vaut. Mais, aujourd'hui, vous le vendez pas le prix, c'en est bien loin, mais pour rattraper le prix que ça devrait être, on vous attribue une prime qui, aux yeux des citadins, est très mal vue, pas admise et pas comprise. Moi, je sais que j'aimerais mieux ne pas toucher de prime sur mon kilo de maïs ou mon blé. Si ceux qui nous gouvernent, de droite, de gauche, du centre, géraient leurs affaires comme nous on gère les nôtres, on serait un des pays les plus riches du monde.

Je crois sincèrement qu'aujourd'hui, ce qu'ils veulent, c'est tuer l'agriculture française. La France deviendra le Club Med de l'Europe.

Je suis persuadée qu'on doit devenir un jardin, un pays de détente et de vacances, tout est organisé pour ça. Combien de gens nous ont dit : "Pourquoi vous faites pas réparer la vieille maison, pourquoi vous faites pas un gîte, une auberge ?" On n'a pas envie de se pomper l'air avec ça. Que les gens me prennent en photo quand je suis en train de donner à manger aux poulets, moi ça va, le cirque c'est en ville. Non, on est aussi soucieux de notre tranquillité. On explique avec plaisir, on n'est pas non plus des sauvages, mais je vois bien comment sont ceux qui viennent ici, nous, on se marre, et c'est vrai, on voit bien la différence avec les gens des villes... Mais j'ai l'impression qu'on les connaît mieux qu'ils ne nous connaissent.

En ville, on a l'impression que tout est artificiel. Et les citadins, on a l'impression que ce sont des enfants gâtés. Ils ont toutes les commodités, les spectacles, les concerts, ils ont des métros, ils ont des garderies pour les enfants, toutes les grandes écoles. À la campagne, si on veut aller au cinéma, on prend sa petite voiture, on fait 45 km. Si on doit aller à l'hôpital, on fait 45 km. Si on veut que nos enfants fassent des études, on s'en sépare. Et on est confronté à la nature, on se cogne le nez tout le temps avec les vraies choses de la vie, les vraies coupures, les vrais problèmes.

Les citadins, ils viennent de la campagne pour une grande majorité. Vous n'allez pas trouver un parisien qui n'a pas ses parents, ou au moins ses grands-parents ou arrière-grands-parents, qui étaient paysans. À une certaine époque, c'est vrai que venir de la campagne, c'était sortir de sa bouse et il y avait de la part des citadins un certain mépris. Moi qui viens plutôt d'un milieu citadin, il fallait que je n'épouse ni un paysan, ni un allemand, en gros, c'était ça.

On nous demande d'épandre les boues d'épuration des villes, les déchets des citadins, mais il n'y a aucune garantie sur la contenance des boues. L'État ne garantit rien. Il faut en faire quoi des boues, de vos déchets ? Vous, citadins, vous en faites quoi, vous y pensez jamais à ça ? Et les eaux usées des villes, elles vont où ? Et les poubelles des villes, elles vont où ? Mais le citadin, il s'occupe de rien, lui, à part de son petit boulot, d'arriver chez lui, d'aller acheter son truc dans le supermarché... Le paysan pollueur, il paye, le citadin pollueur, il ne paye pas.

On dit que les cultivateurs se plaignent toujours, mais il y a de quoi, parce que vraiment, c'est pas toujours la grande joie. Vous achetez une machine, revenons là-dessus, elle vous coûte les yeux de la tête, bon, vous prenez cinq ans pour la payer, vous allez faire de l'entreprise chez le client pour que ça vous apporte de l'argent, pour payer plus vite, mais pendant cinq ans, elle en a fait du boulot, mon Dieu, vous pouvez presque la changer, eh bien, c'est sans fin, et vous en prenez une autre et vous êtes encore dans le crédit, et il faut travailler, et elle s'use et on la vend, et on en prend une autre et... toute la vie sans fin. Alors, disons qu'on court, on court, on court derrière le vent. Et salut pour l'attraper.

À l'époque, mon beau-père était responsable agricole, et il avait deux employés. Nous, quand on s'est installés, il y avait trois salaires et on était à l'aise. On n'avait pas énormément, mais on travaillait sereinement, alors qu'aujourd'hui on gagne de moins en moins d'argent, on est de plus en plus équipé, l'équipement est de plus en plus sophistiqué, pour gagner le plus de temps possible, on est de moins en moins sur les exploitations, on travaille de plus en plus et on gagne de moins en moins. Y'a quand même des questions à se poser !

On travaille pour payer, parce que nous avons des charges qui augmentent à outrance. Tout ce que nous vendons, ça baisse. Ils disent que nous avons des primes, mais les primes ne compensent pas le manque à gagner, loin de là. Ça aide quand même un peu, ça nous paye nos impôts. Mais c'est plus possible, et ça me tarde d'être à la retraite parce que ça me dégoûte. Nous,

les petits exploitants, on est des nuls, des néants. Les petites exploitations comme nous qui ne sommes pas productifs, on est presque des nuisibles. Et personne ne fait rien pour nous aider. Au contraire, s'ils pouvaient nous enterrer...

Les marchés sont devenus internationaux, et il faut s'aligner sur des prix internationaux pour pouvoir vendre. On est sous la domination américaine, il y a déjà longtemps que le prix du blé se fait à Chicago, et puis voilà.

On vit dans une société où des gens ne gagnent pas un rond. On est soixante millions de français, et combien ne gagnent que le smic ? Ces gens-là, ils sont capables de se payer des poulets à 70 balles, de se payer de l'essence à 7 francs, d'amortir une bagnole sur 10 ans, et de payer un loyer en plus ?... Donc, ils sont obligés de se nourrir avec de l'aliment pas cher. Donc, des poulets à 15 francs. Or, il faut des paysans pour faire des poulets à 15 francs... Et les paysans, ils vivent avec combien pour suivre ? Ce sont ces paysans-là qui doivent se révolter.

Les jeunes en ont marre de la terre. Ils voient que les parents triment trop à l'heure actuelle, ils voient qu'il faut trop en faire pour ne rien avoir au bout. Disons que les jeunes, ils aiment leur samedi et leur dimanche. S'il n'y a pas le week-end, ça ne va plus. Tandis que nous, nous n'avons jamais connu ça, et nous sommes là quand même.

Il y a toujours une retenue de dire que c'est emmerdant de faire tel ou tel travail, ça ne se dit pas, on est paysan, on est paysan dans l'âme, jusqu'au bout des ongles, donc ça ne se dit pas.

Je suis à la veille de mes 50 ans, je me dis : "Je lève le pied, je ne bosse plus parce que je n'ai pas d'enfants pour prendre la suite." Je peux le faire, mais on va se revoir dans deux ans, la ferme aura vachement décliné, c'est comme une voiture, si on lui fait plus les vidanges : "Oh, elle roule bien, on va laisser filer." Non, il faut que je tienne la route, il faut que je tienne le cap. Et que mon truc ait de la gueule, une valeur, et quand je voudrai installer un jeune, les nôtres ne veulent pas faire agriculteurs, mais il y en aura d'autres qui voudront, je serai fier de lui montrer ce qu'on a fait.